

Le corps tout-en-fiches

France Farago
Étienne Akamatsu
Gilbert Guislain

DUNOD

Maquette intérieure : Raphaël Lefeuve
Mise en page : Soft Office

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2017

11 rue Paul Bert – 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-076696-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

PARTIE 1	
LE CORPS	7
Introduction	9
Fiche 1 – L'âme et le corps	21
Fiche 2 – Le corps, prison et tombeau de l'âme chez Platon ?	29
Fiche 3 – Les grands mythes platoniciens relatifs au corps et à l'âme	36
Fiche 4 – L'âme et le corps dans le christianisme ancien : liaison et déliaison	50
Fiche 5 – Le corps au Moyen Âge	78
Fiche 6 – Le corps dans la philosophie classique	85
Fiche 7 – La pensée paradoxale du corps chez Descartes	87
Fiche 8 – Kierkegaard et le devoir d'incarnation	97
Fiche 9 – Le corps chez Nietzsche	106
Fiche 10 – Merleau-Ponty : le cogito sensible du corps-sujet et l'intériorité du monde	115
Fiche 11 – La pensée sartrienne du corps	121
Fiche 12 – Du mécanisme au risque des dérives postmodernes	133
Fiche 13 – L'hypercorps contemporain	139

Fiche 14 – Le corps et le droit	146
Fiche 15 – Suis-je un corps ou ai-je un corps ?	155
Fiche 16 – Le visage	163
Fiche 17 – La main	169
Fiche 18 – Le corps apprêté et l'art de paraître	177
Fiche 19 – La nudité et le vêtement	186
Fiche 20 – Le nu	193
Fiche 21 – Corps sain, corps malade, corps soigné	204
Fiche 22 – Tout corps est-il charnel ? Ou le corps en-physique	212
Fiche 23 – Corps mystique	221
Fiche 24 – Corpus Christi La disputatio entre Beranger de Tours et Lanfranc : une lutte pour le pouvoir symbolique	229
Fiche 25 – Les deux corps du Roi	239
Fiche 26 – Le corps politique et le corps social	250
Fiche 27 – La représentation du corps dans l'art	259
Fiche 28 – <i>Noli me tangere</i> (Ne me touche pas!) : lorsque le corps s'absente	270

PARTIE 2

DISSERTATIONS

283

Fiche 29 – Sujet 1 : L'esprit est-il indépendant de la matière ?	285
Fiche 30 – Sujet 2 : Le corps vivant est-il une machine ?	300
Fiche 31 – Sujet 3 : L'homme est-il un animal malade ?	312
Fiche 32 – Sujet 4 : Corps à corps. Est-ce par le corps que je peux connaître autrui ?	327

PARTIE 3	
MÉTHODOLOGIE	341
Fiche 33 – Conseils généraux	343
Fiche 34 – Analyse du sujet, problématique et construction du plan	346
Fiche 35 – Rédiger l'introduction	349
Fiche 36 – Rédiger la conclusion	352
Fiche 37 – Rédiger le corps du devoir	353
Fiche 38 – Conseils pour l'oral	354
Fiche 39 – Sujets possibles	358
Fiche 40 – Citations et lexique du corps	361
Fiche 41 – Références culturelles, œuvres liées au thème, films et peintures	363
Fiche 42 – Bibliographie	366

■ Partie 1

Le corps

Introduction

À une époque où le corps, – le nôtre – est le centre de toutes les attentions, où il est soigné comme il ne le fut jamais auparavant – même si l'Antiquité gréco-latine en eut le souci magistral –, où il est surveillé médicalement, esthétiquement, entretenu sportivement, stimulé érotiquement, où on le modèle et le remodèle selon les âges, le prendre pour objet de réflexion n'est-il pas s'interroger sur le statut que lui donne notre modernité ? Ce culte qu'elle lui rend dans ses divers « body-shops », dans les salles de culture physique, de « body-building », dans les interventions chirurgicales à des fins de rajeunissement qu'on lui fait subir, n'est-il pas la revanche prise contre une humiliation longtemps subie du fait d'un dualisme hérité de Platon, aggravé par la pensée cartésienne ? L'Occident n'a-t-il pas été longtemps, sous l'influence de ce « platonisme pour le peuple » que fut un christianisme mal compris, un contempteur du corps, comme Nietzsche en faisait le diagnostic ? Mais la multiplication actuelle des techniques du corps et les fantasmes « transhumanistes » contemporains, le rêve d'un « corps augmenté » ne réintroduisent-ils pas par la fenêtre ce que l'on croyait avoir chassé par la porte : le mécanisme, lié, lui aussi, au dualisme sous sa forme cartésienne ? Cette fascination pour tout ce qui prétend nier la vulnérabilité consubstantielle à ceux que les Anciens appelaient les « mortels » n'a-t-elle pas, à côté des espérances qu'elle fait naître, quelque chose d'inquiétant ?

1. Un terme polysémique

Le champ sémantique du mot « corps » est très vaste. Si le terme désigne en première approche « toute chose étendue et perceptible par ses sens », on le rencontre dans des contextes très différents et en apparence assez éloignés. C'est ainsi qu'on parle en physique de « la chute des corps » ou des « corps célestes », qu'on parle en chimie du carbone comme « corps simple », en anatomie du « corps strié » ou du « corps calleux ». Le philosophe politique ou le sociologue parlent, eux, du « corps social », du « corps médical » ou du « corps enseignant » comme ensemble de personnes

considéré comme une unité organique. On connaît aussi le phénomène de corporation propre à certains métiers. « Faire corps avec », « prendre corps », « avoir l'esprit de corps », « donner corps » à quelque chose sont des expressions que l'on trouve souvent dans le langage courant. On dit aussi qu'un vin « a du corps » lorsqu'il est corsé mais on parle aussi d'un « corps étranger » à l'intérieur d'un organe et qu'il faut alors extirper. La langue dispose ainsi d'innombrables expressions, à la mesure du caractère diversifié du référent désigné.

Il y a cependant un point commun qui explique l'unité du signifiant employé. Ce commun dénominateur est le fait que le corps est quelque chose de concret, de tangible qui se donne à voir ou à penser, que l'on peut considérer comme un tout, ayant sa propre unité quand bien même il comprendrait une multiplicité de membres ou de composants. Le corps est en effet aussi le principe d'organisation unificateur de la diversité, de la multiplicité éparse, non organisée, de ses membres. On parle de *corpus* pour désigner un ensemble d'œuvres apparentées soit par leur auteur, soit par leur thématique etc.

Ainsi, si *faire corps* est bien constituer une unité fonctionnelle à partir d'une diversité éparse non organisée, on saisit pourquoi le corps s'est fait autre que charnel : symbolique. Par extension, la métaphore corporelle est utilisée pour désigner toute forme d'association, qu'elle soit matérielle ou morale. Il y a toutes sortes de réalités qui sont pensées à travers la métaphore du corps. Un corps est quelque chose de bien délimité, de définissable, avec sa cohésion et son organisation propre. C'est ce que suggère la définition de Lalande : le corps désigne « tout objet matériel constitué par notre perception, c'est-à-dire tout groupe de qualités que nous nous représentons comme stable, indépendant de nous, et situé dans l'espace ; l'étendue à trois dimensions et la masse en sont les propriétés fondamentales ; et, spécialement le corps humain, par opposition à l'esprit ». Ce dernier point pointe la question qui a traversé toute l'histoire de la philosophie occidentale, de l'Antiquité jusqu'à nos jours : la grande question du dualisme entre l'âme et le corps, l'esprit et la matière, laquelle a d'ailleurs occulté une anthropologie occidentale plus profonde, fondée sur trois termes en relation étroite dans la constitution spécifique de l'homme : le corps, l'âme et l'esprit. L'harmonie entre ces trois termes définit ce que l'on appelle la personne.

Le corps est caractérisé par sa matérialité, sa densité, son unité, sa cohésion, son organisation mais aussi un certain degré d'autonomie.

Le mot vient du latin *corpus*, formé lui-même sur la racine *krp* qui signifie *forme*, « ensemble relativement stable et solidaire de parties et de propriétés ».

En allemand, deux mots servent à désigner le corps : *der Körper*, le corps anatomique et physiologique de la médecine, et *der Leib*, le corps sensible et vécu, le « corps propre », celui de chacun. Husserl et la phénoménologie parlent du corps au sens de *der Leib*, non de *der Körper*, qui est objet d'investigation ou de soin pour la science et la médecine, le corps organique dans sa pure matérialité, celui des salles d'anatomie et de dissection. Le corps organique se définit par sa structure morphologique. Il est spécifique, propre à chaque espèce d'être vivant.

2. Le corps est ce par quoi nous sommes au monde

Dans l'expérience humaine, le corps est la réalité primordiale qui conditionne toutes les autres. Son rôle est d'abord d'être le véhicule de l'être-dans-le-monde. Il est notre ancrage dans le monde. Il est le médiateur du monde. Le corps donne *lieu* à l'existence. C'est en lui que vit la vie. C'est par lui que nous sentons, désirons, agissons. C'est par le corps que nous venons au monde : par le corps de la mère qui a porté le nôtre et dont la naissance nous a séparé. Nous avons vécu d'abord dans la fusion, dans la complétude d'une totale dépendance nourricière dans le corps à corps de la vie *in utero*, puis dans celui de l'allaitement dont les effigies sont nombreuses dans les sanctuaires de l'Occident chrétien¹. Quelque chose en nous a confusément réminiscence de cette unité perdue. Condition de toute existence, le corps est ce par quoi nous sommes au monde, dès que nous sommes nés. Il est ce par quoi le monde nous est donné. C'est lui qui nous fait percevoir, voir, entendre, toucher, sentir. Sensations, sentiments, émotions dépendent de lui. Mais aussi toutes nos passions.

1. De même, l'état de gravidité est glorifié par la peinture. Ainsi, le tableau de Van Eyck, *Le couple Arnolfini* ou, autre nom qui lui est attribué *Arnolfini et sa femme*, représente en fait une promesse de mariage ou le couple le jour de son mariage. La jeune femme est représentée comme étant enceinte, code figuratif de vœu de fécondité future.

Vivre n'est d'abord pour chacun de nous qu'assumer la condition charnelle d'un organisme ayant ses lois, ses besoins qui s'imposent à nous et réclament de nous les soins nécessaires à son maintien et son entretien. Ce qui permet la satisfaction de ce que requiert notre simple *conatus* physique, notre effort élémentaire pour nous maintenir dans l'être, commande d'ailleurs toute l'infrastructure des activités sociales élémentaires : l'art de l'agriculture pour la nourriture, l'art du bâtiment pour le logement qui met le corps à l'abri, l'art du tisserand et du couturier pour le vêtir, l'art du médecin pour le soigner. Sensible, le corps, en interaction avec ce qui l'entoure, peut souffrir mais aussi jouir tandis que l'âme se réjouit. Certes, la chair meurtrie n'est pas étrangère à l'âme mais la douleur la plus vive n'a son statut humain de souffrance que si, par elle, le corps propre, senti, vécu, indique au sujet que je suis la menace de s'en voir ruiné.

Toutefois, chacun sent bien qu'il est irréductible à « l'être-là » de son corps, qu'il y a une « transcendance de l'*ego* » comme le dit Sartre, et que cette transcendance implique parfois de se poser en s'opposant au corps. « Si nous devons affirmer que nous n'existons pas sans vivre, c'est à condition de bien distinguer la vie *humaine* qui ne sourd de la vie *naturelle* du corps qu'en s'y opposant, bien qu'elle ne puisse s'en délier et, par conséquent, en soit toujours affectée. »¹ Ce clivage, qui s'effectue déjà dans la simple prise de conscience de soi, signe le rapport réflexif à soi-même qui caractérise l'homme. C'est cela qui est à l'origine du dualisme présent dans de nombreuses mythologies, dans les mythes que crée Platon pour tenter de rendre compte de notre condition, dans la pensée cartésienne enfin.

3. La parole et l'action ou le corps conscient

Si le monde s'imprime en nous par les sensations que nous en avons, le corps conscient s'exprime par la parole dont la fonction symbolique lui permet de se transcender lui-même. Il est un moyen d'expression naturel : « c'est lui qui montre, lui qui parle ». Notre schéma corporel

1. Claude Bruaire, *Philosophie du corps*, Seuil, 1968, p. 233.

structure notre espace : ainsi, les idées de haut et de bas sont-elles vécues existentiellement avant d'être projetées dans l'espace objectif.

Au moindre événement de langage – lequel est constitutif de la conscience – s'accomplit l'installation du sens dans le corps. C'est ainsi que la moindre intention de parler, dès qu'elle sourd du silence et s'amorce dans notre réflexion, est un étonnant défi à la nature. Cette intention s'incarne dès que j'ouvre la bouche et que ma voix profère et fait retentir le verbe ! Le dualisme de l'âme et du corps se trouve dès lors à la fois confirmé et suspendu, suturé par cette incarnation.

En outre, le rôle du corps est de permettre la réalisation concrète de nos idées, de nos projets. Il est le moyen de l'*agir*. Parce que le corps est motricité, la conscience est originairement non pas un « je pense », mais un « je peux » (Husserl). La main est une puissance agile, ma tête consciente une puissance de me joindre à tous les objets par la vision et l'audition.

4. Un statut équivoque : le corps oscille entre le sujet et l'objet

Notre être offre cette particularité de nous être accessible par deux voies différentes : l'observation externe et l'observation interne ou introspection. Le statut du corps est équivoque car il oscille sans cesse entre l'objet et le sujet, étant à la fois l'un et l'autre, mais en même temps ni l'un ni l'autre. D'une part un corps parmi les corps, de l'autre, une conscience qui découvre en elle non seulement un univers intérieur de représentations et d'états affectifs, mais les activités, leur signification et leur nature, dont nous supposons la présence analogue chez nos semblables. Il y a plusieurs façons d'envisager leurs relations. On peut les ramener à quelques types majeurs.

Ou bien on envisage exclusivement les faits qui s'offrent à l'observation sensible, et l'on s'efforce d'y ramener tous les autres : c'est le matérialisme ou le sensualisme.

Ou bien on ne retient que les activités les plus hautes, en écartant de la véritable nature de l'homme les manifestations liées au corps et à la sensibilité : c'est le monisme spiritualiste qui ne reconnaît comme

authentiquement humain que son être spirituel, la vie physique et sensible étant rattachée à un principe autonome sinon hostile. On appelle gnostiques ceux qui adhèrent à une telle représentation. L'Église chrétienne les a toujours combattus souvent violemment (*cf.* Les Cathares et les Albigeois)

Une attitude plus compréhensive qui se veut fidèle à l'ensemble des données de l'expérience s'efforce de tenir ensemble les deux pôles que seule la fiction analytique peut séparer. Telle est l'attitude de Thomas d'Aquin au XIII^e siècle (*cf. infra*, p. 81)

Paul Valéry¹ distingue, lui, trois façons d'envisager le corps :

1. le corps que nous percevons à chaque instant comme « masse charnelle », objet privilégié de perception immédiate qui est le socle de la perception de soi-même et que nous appelons « mon corps » ; « mais nous ne lui donnons aucun nom *en nous-mêmes* : c'est-à-dire *en lui*. Nous en parlons à des tiers comme d'une chose qui nous appartient ; mais, pour nous, il n'est pas tout à fait une chose ; et il nous appartient un peu moins que nous ne lui appartenons... Il est à chacun, par essence, l'objet le plus important du monde, qui s'oppose à celui-ci, duquel il se sait dépendre étroitement. » On peut dire de lui, avec une égale évidence, « que sur lui repose le monde, et que ce monde se réfère à lui ; ou bien qu'il n'est lui-même qu'une sorte d'événement infiniment négligeable et instable de ce monde ».
2. le « second corps » est « celui que nous voient les autres, et qui nous est plus ou moins offert par le miroir et ses portraits. Il est celui qui a une forme et que saisissent les arts. Il est celui que voit l'Amour ou qu'il veut voir. C'est ce Corps même qui fut si cher à Narcisse, mais qui désespère bien des gens, et qui les attriste et assombrit presque tous, le temps venu, quand il nous faut bien consentir que ce vieil être dans la glace a des rapports terriblement étroits, quoique incompréhensibles, avec ce qui le regarde et ne l'accepte pas. On ne consent pas d'être cette ruine... ».

L'aveugle ne voit jamais son corps, il le vit de l'intérieur². La connaissance que nous avons de ce second corps « ne va guère plus loin que

1. *Variété*, « Problème des trois corps », Pléiade I, p. 926-931.

2. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les Anciens faisaient de leurs devins des aveugles : n'ayant pas la vue charnelle, privés de l'accès aux apparences, ils voient plus loin ; leur vision est celle de l'âme, plus intérieure, plus profonde.

la vue d'une surface»; habituellement, nous ignorons l'organisation intérieure du corps tel que nous le vivons spontanément, dans l'enfance par exemple qui n'a encore jamais suivi de cours de sciences naturelles. « Rien ne lui fait soupçonner qu'il ait un foie, un cerveau, des reins et le reste. »

3. le « troisième corps n'a d'unité que dans notre pensée, puisqu'on ne le connaît que pour l'avoir divisé et mis en pièces ». C'est « le corps des savants ».

La conscience du corps oscille toujours entre le sentiment d'avoir un corps et le sentiment d'être un corps. Autrement dit, elle implique une certaine distance entre le *Je* et le corps, et, d'autre part, une absence de distance.

Ce qui est sûr, c'est que la réflexion philosophique sur les caractéristiques du corps en lui-même (ses propriétés biologiques, mécaniques et physiques) a été progressivement prise en charge par la pensée scientifique, tandis que la réflexion sur les rapports entre l'âme et le corps se confond au contraire avec toute l'histoire de la philosophie.

L'allure à laquelle les sciences et les pratiques médicales avancent obligent le juriste à collaborer avec le philosophe pour enrayer les dérives de l'usage du corps élargi par les possibilités techniques contemporaines, rappelant que **le corps constitue et fonde la personne humaine elle-même, qu'il est inviolable et inaliénable.**

Réfléchir sur le corps relève donc de l'anthropologie, même s'il convient de faire place dans cette réflexion aux usages métaphoriques du corps (corps social, corps politique mais aussi corps mystique).

Il est vrai qu'une partie non négligeable de la tradition philosophique occidentale n'a guère aimé le corps. Certains ont même décelé dans cette tradition une forme de mépris du corps, pensé comme ce qui s'opposerait à la liberté de l'esprit, à la maîtrise de soi. Le corps, laissé à lui-même, le corps laissé à ses pulsions, serait du côté de l'animalité, risquant toujours de compromettre la dignité propre à notre fragile humanité. Ainsi, le philosophe qui, comme chez Platon, parvient à sortir de la Caverne, est celui qui se montre capable de s'arracher à la matérialité de son corps pour aller examiner le seul vrai monde, le monde des Idées, des essences éternelles dont les êtres sensibles ne sont que le reflet, la copie, l'ombre. À vrai dire, nous verrons que Platon est fort loin de mépriser le corps en tant que tel. Ce qu'il dévalorise, c'est le type de connaissance faible qu'il nous

délivre. D'autre part, sa suspicion vient aussi du fait que le corps risque toujours d'enchaîner l'homme à des désirs inessentiels. Sur ce point, dans l'Antiquité tardive, le stoïcisme et le néoplatonisme ont fortement marqué le christianisme qui peu à peu s'installait dans l'Empire, le détournant – comme d'ailleurs le judaïsme hellénistique – du monisme biblique.

Nous nous efforcerons de lire ces pensées fondatrices à travers l'herméneutique moderne car répéter des stéréotypes fallacieux n'a strictement aucun sens et nul profit pour une réflexion authentique. Après un rappel historique et analytique des philosophies majeures du corps, nous aborderons le sujet de façon thématique pour finir sur l'analyse de quelques œuvres d'art significatives.

Évolution historique du regard philosophique sur le corps

Traiter du corps, lieu et pivot central de notre vie puisque c'est par lui que nous existons et que nous sommes au monde, oblige à faire des choix, tant le sujet est vaste, inépuisable à vrai dire, touche et conditionne tous les autres. Nous avons choisi de traiter des pensées d'auteurs et de traditions cardinales et d'aborder des thèmes transversaux. Pour avoir une vue synoptique rapide de l'évolution du regard culturel sur le corps, nous proposons ce tableau, certes concis, mais qui peut vous être un repère utile.

Le corps dans la philosophie antique

Le phénomène de la matière a d'abord été pensé sous la forme des quatre éléments – l'eau, l'air, la terre et le feu – par les physiciens ioniens du ^{vi}^e siècle avant J.-C. Les matérialistes Démocrite (460-370 av. J.-C.) et Épicure (341-270 av. J.-C.) ont suivi. Mais c'est Platon et le néoplatonisme qui a eu longtemps la plus grande influence sur la façon de penser le corps en Occident, influençant le christianisme pourtant issu d'une autre tradition, la tradition hébraïque qui ignorait le dualisme. En reprenant la pensée d'Aristote qui avait répudié le dualisme de son maître, le Moyen Âge, à partir du ^{xiii}^e siècle, retrouva une pensée plus équilibrée du corps, en consonance avec le monisme biblique. C'est le mécanisme du ^{xvii}^e siècle et surtout celui de Descartes qui repose en termes dualistes le problème de l'entité humaine.

Le corps dans la philosophie classique

Le corps et le discours sur le corps sont soumis à des variations historiques. L'âge classique, par son attention à la Raison et par la mathématisation qu'il fit de la description de la nature, a été amené à rencontrer l'énigme du corps en des points nodaux. Au ^{xvii}^e siècle, le corps a plusieurs significations.

C'est tout d'abord le **corps physique**, celui qui est soumis aux lois de la Nature que l'on est en train de découvrir et de mathématiser.

Que l'homme ait un corps ou soit formé d'une âme et d'un corps, ce n'est pas nouveau ; mais que l'un des deux éléments échappe tout à coup au seul regard de la perception externe ou interne pour se retrouver objet, au moins potentiel, d'une mécanique et d'une dynamique, cela change tout, et même la façon dont l'âme était traditionnellement pensée, notamment à travers l'héritage aristotélicien repris au Moyen Âge. À quoi sert en effet une âme locomotrice si les lois du mouvement et la structure du corps expliquent à elles seules les gestes et les déplacements de l'homme ? Le ^{xvii}^e siècle a eu tendance à ne reconnaître à l'âme que la fonction de penser, même s'il y a eu une école française de spiritualité exceptionnelle au Grand Siècle.

C'est aussi le corps animal dont on se demande s'il est réductible aux lois mécaniques fraîchement découvertes, s'il n'est qu'une machine ou si, lui aussi, possède une âme et, en ce cas ; à quoi la reconnaît-on.

La double distinction cartésienne de la distinction de l'âme et du corps et de l'union de l'âme et du corps a posé un problème pour tout le siècle. On en trouve des échos chez La Fontaine, partisan de Gassendi, dans son *Discours à Madame de La Sablière* à propos de l'âme des bêtes, qui reconnaît aussi à l'homme un « double trésor », une âme immortelle et une autre, corporelle et sensible qui, elle, pouvait disparaître avec la mort.

Le corps n'est pas seulement ce que l'on observe et ce que l'on mesure ; c'est aussi le corps que je suis ou que je sens. Comment savons-nous que le corps dont nous avons des perceptions est *notre* corps ? Spinoza répond à la question au début de la deuxième partie de *L'Éthique* en treize propositions, en rejoignant ce qui pourrait être une évidence, mais qui ne l'est pas, comme le montre la pathologie.

Avoir faim, avoir mal, avoir peur, ces états entremêlent ce qui concerne le corps et ce qui regarde l'âme d'une manière troublante pour la théorie mécaniste. L'ivrogne, le somnambule, l'amputé et son illusion tenace, l'hydropique et son irrésistible désir de boire, l'amnésique et son identité problématique ou perdue sont autant de figures qui viennent hanter la pensée car tout cela complique le rapport de l'homme à son corps dans la problématique classique.

L'analyse classique du corps croise les concepts de mémoire, de langage, d'imagination, de sensation, d'erreur, de confusion et d'obscurité, de lois mécaniques enfin.

Quant au corps d'autrui, quel est son statut propre ? Qu'est-ce qui me permet de voir en lui la manifestation d'un *alter ego* et non pas une simple machine ?